

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 29

Artikel: Pendant les grandes chaleurs
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189877>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
 2^{me} et 3^{me} séries.
 Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

PENDANT LES GRANDES CHALEURS

Nous avons hâte de voir arriver la fin des grandes chaleurs, pour ne plus entendre les plaintes incessantes de tous les malheureux qui en souffrent. C'est un vrai concert de récriminations :

— Ouf ! quelle chaleur ! — Sapristi, comme ça chauffe ! — On verra clair à midi, je vous le promets ! — Bonjour, chère madame, comment allez-vous ? — Ma bonne amie, je n'en puis plus ; c'est affreux la chaleur qu'il fait en ville ; il faut absolument que j'aille à la montagne. — Et moi donc, j'en deviendrai malade. — Indiquez-moi, s'il vous plaît, une bonne pension dans les Alpes, ... pas trop chère. — Ah ! voilà monsieur le juge. N'est-ce pas, cher monsieur, que la chaleur est insupportable ? — Ne m'en parlez pas !... Il faut que j'aille aux bains, je me sens harassé, rompu ; nous avons eu de si fréquentes séances ces temps-ci que c'est à en perdre la tête. — Je vous comprends, monsieur le juge, vous devez avoir un grand besoin de repos. Ne tardez pas, croyez-moi... Tiens, monsieur Fernand ; vous allez bien, maman aussi ?... A propos, mes sincères félicitations, vous avez passé de brillants examens... — Merci, madame, vous êtes trop aimable !... Oui, mais... je sens le besoin de laisser un peu les études, c'est bien fatigant ; je me réjouis d'aller aux Ormonts pendant une quinzaine. — Je crois bien, allez, Fernand, allez, faites une cure de petit lait, croyez-moi... Comment vous êtes-vous trouvé l'été dernier aux Ormonts ? — Assez bien. — Bonne table ? — Assez bonne. — Pas trop cher ?... Y a-t-il un piano ? — Oui, mais détestable. — Ah ! quelle horreur ! Si j'y vais, je n'y essaierai pas même mes symphonies, ni mes sonates de Mozart... Adorable Mozart !... quelle inspiration !... Et la société ?... pas trop mal, n'est-ce pas ?... — Un peu de tout, vous savez... A la montagne, comme à la montagne. — C'est vrai, Fernand ; mais je crois qu'il ne faut cependant pas y nouer des relations... qui vous seraient à charge au retour. — Vous avez raison, parce que, voyez-vous, à la montagne, on se trouve souvent avec des gens à qui on n'a jamais parlé en ville ; on se rencontre, dans les excursions... Mais c'est égal, une fois rentré... vous savez... — Je vous comprends, mon ami, on ne les connaît plus. Mais dites-moi comment se porte votre maman ?... a-t-elle toujours ses névralgies. — Non, heureusement, mais c'est aussi la chaleur qui l'incommode... Nous avons bien le jar-

din avec ses ombrages, ses tonnelles, mais il nous faut les hauteurs, voyez-vous, l'air pur ; ici, c'est infect, à cette saison, ma parole ! — N'est-ce pas, monsieur, comme c'est délicieux les hauteurs, ... à 2000 mètres d'altitude ; on y vit, on y respire. Ah ! ne me parlez pas de la ville en été ! Et puis on n'a pas d'appétit, on ne mange pas, alors cependant qu'on dépense tant de forces par une transpiration continue... C'est à n'y plus tenir !... Oui, je le sais, il y a souvent de nombreux inconvénients dans ces séjours de montagne ; on y est quelquefois médiocrement nourri, durement couché, logé comme des pauvres... N'importe, c'est mieux que de rester en ville comme tout le monde, c'est bon genre, n'est-ce pas, mon cousin ?... Je vais faire mes petits préparatifs de départ. Adieu à tous ; mille choses chez vous. — Adieu, madame, adieu, chère cousine...

Voilà les dialogues que nous entendons chaque jour et à chaque minute. Nous savons parfaitement que les chaleurs que nous subissons depuis quelques semaines sont accablantes, et que le séjour des hautes vallées offre plus d'agrément que les appartements exigus, les rues et les trottoirs brûlants de nos villes. Nous comprenons tous ceux qui en souffrent, tous ceux qui partent en villégiature ; mais ce que nous ne comprenons pas, ce sont ceux qui restent, ou plutôt qui sont obligés de rester : Ces employés de bureau, cloués toute la journée sur le tabouret de cuir vert ; ces ouvriers, auprès d'un feu de forge, d'une chaudière à vapeur, dans des ateliers où l'on suffoque ; ces maçons travaillant à l'ardeur du soleil, sur des échafaudages où leur vie est sans cesse menacée ; cette pauvre ouvrière, dont la machine à coudre fait entendre, dès l'aube, son bruit monotone dans la mansarde où l'on étouffe et où l'on peut à peine se tenir debout... Nous ne savons vraiment pas comment ils font pour respirer, ceux-là ; et nous ne savons pas davantage comment on respirait autrefois.

Car, il n'y a pas si longtemps qu'on fait des séjours de campagne ; il n'y a pas si longtemps qu'on court les Alpes. Et à ce sujet, un rapide coup d'œil en arrière peut offrir quelque intérêt. A Lausanne, au 18^e siècle, on était on ne peut plus arriéré en ce qui concernait les beautés de la nature ; on y tenait beaucoup moins qu'à la vue de ses voisins, et l'on préférât la fenêtre donnant sur la rue à celle qui s'ouvrait du côté du lac et des Alpes. Aucune course

dans les montagnes, qu'on croyait hantées par des esprits malfaisants. Les parties de campagne se bornaient à aller s'asseoir dans un bosquet ou sous quelque arbre touffu. Quand le célèbre Haller passa la Gemmi en 1731, il n'y avait qu'un sentier très scabreux, très rarement franchi. Ce ne fut que de 1736 à 1741 que les Etats de Berne et du Valais y firent tracer une route par une compagnie d'ouvriers tyroliens.

En 1808, c'est-à-dire au commencement de ce siècle, le hameau de Glion, aujourd'hui si visité et si animé par ses grands hôtels, n'était alors habité que par quelques familles uniquement occupées du soin des troupeaux et du trafic des bois. On n'y arrivait que par des sentiers abrupts. Les rochers de Naye n'étaient connus que des vachers.

Ce fut seulement en 1786 que le doyen Bridel, l'homme qui a le plus contribué à nous initier aux beautés alpestres, fit la course de Bex à Sion, par Anzeindaz.

Maints autres détails que nous pourrions citer encore, nous montrent comme on vivait alors chez soi, comme on était casanier. Un touriste en passage racontant ses excursions, l'ascension de quelque petite sommité par un hardi et courageux marcheur, étaient des événements; tous les journaux de l'époque, tout le monde en parlaient.

Mais que pouvait-on bien faire pendant les grandes chaleurs?... Mystère!

L. M.

Un nouveau baromètre.

Rien de plus insipide que de devoir attendre dans une gare un train qui a du retard. Que faire?... Se promener en long et en large, mesurer approximativement la superficie de la salle d'attente, examiner ses voisins, mieux encore ses voisines (si l'on en a), écouter des conversations parfois bien ennuyeuses... tout est là!

Je me trouvais l'autre jour dans cette alternative, lorsque j'aperçus deux paysans arrêtés devant le réservoir à eau des locomotives. Chacun sait que, le plus souvent, le niveau de ces réservoirs est indiqué par un poids extérieur se mouvant de haut en bas, le long d'une échelle graduée; cela ressemble à un gigantesque baromètre, et c'est ce qui paraissait faire entre eux le sujet d'une discussion très animée. Je m'approchai.

— Tiens, disait le premier, qu'est-ce que c'est encore que ça pour une machine?...

— Tu es bon, s'écria le second, c'est un baromètre! vois-tu pas ces marques noires et blanches?... eh bien, c'est les degrés du beau et du mauvais temps! Quand ce chose noir descend jusqu'en bas, où il y a écrit PLEIN, ça veut dire que le ciel est plein et que ça donne une *carre* épouvantable.

— Bah! reprit l'autre, es-tu bien sûr? J'ai rien tant foi à ces nouvelles inventions! Il y a pour sûr de l'électricité ou du téléphone là dedans! ça marche trop bien!

— Bien sûr, continua le savant, car vois-tu, aujourd'hui, ça touche presque le PLEIN, eh bien! le ciel est tout noir, ça va donner une *rincée*!

— Pour ça, je crois bien, fit le premier, c'est pas pour rien que les *tavans* étaient tant voraces après les vaches ce tantôt... Ah! je voudrais bien savoir pourquoi le bon Dieu a fait toute cette vermine? On dit bien que toutes les bêtes ont leur utilité sur la terre, mais dis me *voir* un peu à quoi peuvent servir ces diables de *tavans*?

— Il y en a qui disent que c'est pour nous empêcher de dormir en été...

— Eh bien, c'est vrai! reprit l'autre, sans ça, les chevaux se *cailleraient** en route!!

— Ah! si on savait tout...

A ce moment, le train siffla, et je ne pus, à mon grand regret, entendre la fin de la discussion.

Dans le wagon, en repensant à cette grave question, je répétais à mon tour: Ah oui! si on savait tout?

Dr THOMAS.

(*) En langage vulgaire, *Se cailler* pour s'endormir.

Un de nos amis qui vient de passer quelques jours de vacances sur la frontière espagnole a recueilli, dans le département des Pyrénées-Orientales, une bien singulière coutume.

Il existe à Perpignan une assez nombreuse colonie de *diseurs de prières*, dévots à gages, puisqu'ils remplissent le rôle d'intermédiaires entre le ciel et les personnes qui, ayant de beaucoup de choses à s'occuper ici-bas, tiennent cependant à accomplir ce qu'elles appellent leurs devoirs de conscience. La cliente choisit son jour, son heure; le *diseur de prières* traite avec elle, à l'année, au mois, à la semaine ou à la séance, suivant le nombre de *Pater* et d'*Oremus*. Une séance d'une demi-heure environ se paye dix centimes, mais il y a des rabais de plus en plus forts à mesure que l'abonnement a plus de durée. Le prix ne varie, du reste, que pour la quantité; la qualité est la même pour toute la clientèle.

Le métier est lucratif, si on en juge par l'apparence grassouillette de ceux qui l'exercent. L'homme arrive au jour dit, à l'heure précise; il n'entre pas, il se glisse dans l'appartement; à sa manière d'ébranler la sonnette ou de frapper à l'huis, on le devine, on sait que c'est lui, on lui ouvre à peine la porte, mais il ne se préoccupe guère de ce détail, craignant la concurrence; les affaires sont les affaires. Le client qui paye bien et qui même paye toujours d'avance a le droit de le prendre de haut avec le fournisseur.

On bavarde, on *pianotte*, on chante, on rit, on travaille dans la pièce où il est admis à exercer ses dévotions *in partibus*. Le traintrain de la vie ordinaire n'est en rien changé par sa venue; devant lui, madame ne se gênerait pas pour gourmander sa servante, torcher le petit ou embrasser son époux.

Dans le coin qui lui est assigné une fois pour toutes, l'homme dépose son chapeau et sa canne, s'agenouille, ouvre son paroissien au bon endroit, la même page pour tout le monde, et commence son travail agrémenté d'un nombre incalculable de signes de croix. L'exhibition et l'usage du chapelet se payent en supplément.

Personne ne prend garde à lui, il ne fait atten-